

Jean de La Roche

Roman de George Sand

Edition de 1860

Naumbourg, a l'expédition de la Bibliothèque Choisie (G. Paetz).

Partie I

Le roman commence ainsi :

« Nohant, 1^{er} Octobre 1859.

« Le nom de La Roche est très-répandu dans toutes les provinces de France, et, en le donnant au personnage dont je vais raconter les aventures, j'avertis d'avance les lecteurs naïfs qu'il ne faut attribuer à aucun des habitants de la localité où je place la scène que je compte fidèlement décrire.

(...)

« ... un roman est toujours enveloppé d'une fiction...



« ... un vrai nid, que le château de La Roche, un vrai nid de troglodytes, d'autant que tout le flanc du rocher (...) est grossièrement creusé de grottes et de chambres irrégulières que la tradition attribue aux *anciens hommes sauvages*...

« Bien que notre domaine fût situé dans le département de la Haute-Loire (...) ma famille se défendait énergiquement de n'être pas de la noblesse d'Auvergne, et elle avait raison, puisque l'Auvergne avait autrefois pour limite la montagne de Bar et s'étendait par conséquent bien au-delà de Brioude.

Il faut connaître les rivalités tenaces qui ont existé durant des siècles entre les pays limitrophes (...) pour comprendre à quel point mes vieux oncles et mes vieilles tantes tenaient à être de souche auvergnate et à n'avoir rien de commun dans leurs origines avec le Velay.

« Je (le héros masculin mis en scène par l'auteur) découvris qu'il s'occupait avec passion des sciences naturelles...

« Il faisait presque nuit (...) dans les petits chemins de traverse, et l'orage grondait (...) quand je pénétrais dans le sauvage ravin de La Roche. Là, l'obscurité était si complète que, sans l'instinct du cheval et l'habitude du cavalier, il y eût eu folie à chercher le château dans ces ténèbres.

« ... j'appris par un indifférent que le jeune Butler était mieux, et qu'on l'avait vu se promener en voiture du côté de la Chaise-Dieu.

p.109.

« (...) Comme j'étais à moitié chemin déjà, M. Black me revint en mémoire... Je m'imaginai qu'il excitait Hope contre moi (...).

p.110.

« Il n'était que trois heures de l'après-midi. Je me trouvais à une lieue d'Allègre, où j'avais l'habitude de faire reposer mon cheval, quand je suivais cette route pour gagner la Chaise-Dieu. Je résolus de m'arrêter trois ou quatre heures là où j'étais pour attendre la nuit, et, (...) je mis mon cheval chez un paysan. De là, pour tuer le temps, je me rendis à pied au cratère de Bar, situé à peu de distance, et que je n'avais jamais eu la curiosité de gravir.

« L'antique volcan s'élève isolé sur un vaste plateau très nu et assez triste. Il est là comme une borne plantée à la limite de l'ancien Velay et de l'ancienne Auvergne. Du sommet de ce cône tronqué, la vue est admirable et s'étend jusqu'aux Cévennes. Une vaste forêt de hêtres couronne la montagne et descend sur ses flancs, qui se déchirent vers la base. Le cratère est une vaste coupe de verdure, parfaitement ronde et couverte d'un gazon tourbeux où croissent de pâles bouleaux clair semés. Il y avait là jadis un lac qui, selon quelques antiquaires, était déjà tari au temps de l'occupation romaine, et qui, selon d'autres, a pu servir de théâtre à leurs naumachies.

p.111.

« La tradition du pays est plus étrange. Les habitants du Forez se seraient plaints des orages que le lac de Bar attirait et déversait sur leurs terres. Ils seraient venus à main armée le dessécher avec du vif-argent.

Je me laissai tomber sur l'herbe vers le milieu du lac tari. Les bouleaux interceptaient fort peu la vue, et mon regard embrassait l'épaisse et magnifique ceinture de hêtres qui entoure le rebord du cirque avec une régularité que ne surpasseraient guère les soins de l'homme. De là, on pourrait se croire dans le bassin d'une plaine, si on ne consultait l'aspect du ciel, qui, au lieu de fuir à l'horizon par une dégradation de tons et de formes, révèle, par l'intensité uniforme du bleu et par le dessin inachevé des nuages, le peu d'espace que la plate-forme boisée occupe.

Le lieu est d'une tristesse mortelle, et je m'y sentis tout-à-coup saisi par le dégoût de la vie qu'inspirent certains aspects solennels et sauvages de la nature, peut-être aussi l'oppression de ce ciel étroit qui écrase les cimes enfermées par des rebords, et qui semble mesuré à l'espace d'une tombe. Je mis ma tête dans mes mains, et je donnai cours à mes sanglots que j'étouffais depuis si longtemps.

Je m'éveillais comme en sursaut en m'entendant appeler par mon nom... La voix de Love dans cette morne solitude, d'un accès sinon difficile,

p. 112.

du moins pénible, et où je m'étais dit avec une sorte de sécurité douloureuse : Là du moins les oiseaux du ciel verront seuls ma faiblesse et mes pleurs !... (...) C'était Love portant. Elle accourait vers moi, marchant comme un sylphe sur le gazon mou et ployant du cratère.

(...) Mon père et mon frère sont en voiture au bas de la montagne, du côté d'Allègre.

(...) je vous ai aperçu, traversant une petite clairière.

(...) comme mon père m'engageait à grimper au cratère, j'ai accepté.

(...) j'ai coupé en ligne droite, à pic sous les arbres ; M. Black est trop asthmatique pour en faire autant. Je lui ai crié de suivre le sentier (qui) aboutit là-bas, à droite.

p.113

(...) Le lac n'a guère qu'un demi-quart de lieue de diamètre. Aussitôt qu'on a franchi la couronne boisée du cratère, le terrain se précipite, et l'immense horizon se découvre à travers les arbres.

Love s'assit auprès de moi sur la mousse, au milieu des genêts en fleurs. De là nous apercevions (...) M. Butler et son fils au bord du ruisseau.

p.121.

(...) Elle s'élança comme un chevreuil à travers les genêts (...) puis s'enfonça de nouveau sous les hêtres...

(...) Je retournai chez moi un peu moins accablé...

p.122.

(...) Hope nous a vus ; il vous a reconnu... Nous l'avons conduit à Allègre où il s'est reposé et calmé...

p. 130.

(...) L'hiver fut horrible. (...) Un jour je gravis avec des peines inouïes le cratère de Bar pour revoir les buissons où j'avais embrassé Love pour la dernière fois ; Coupé en deux par la bise, je sentais mes larmes geler dans mes yeux et ma pensée se glacer dans mon cerveau.

Enfin je reconnus que cette passion devenait une monomanie...

p. 134.

(...) Je voyageai pendant cinq ans (...) J'errais plutôt que je voyageais...

p.136.

(...) mon âme ne s'usait pas (...) je me sentais toujours ému jusqu'aux larmes quand (...) je me retraçais, avec une exactitude de mémoire, les moindres paroles et les moindres gestes de l'enfant que j'avais tenue dans mes bras (...) sur la mousse de la petite montagne de Bar. Mon bonheur avait été si fragile et mon roman si court cependant !

La seconde partie du roman verra le héros vers la Chaise-Dieu, Ambert, Issoire, Champeix, le Mont-Dore, Murol ... mais chut, on ne raconte pas la fin d'un roman...

